

Les beaux souvenirs de Francis Mankiewicz

Léo Bonneville

Number 166, September–October 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50039ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonneville, L. (1993). Les beaux souvenirs de Francis Mankiewicz. *Séquences*, (166), 17–17.

La Petite Apocalypse — Costa-Gavras
— France/Italie/Pologne

Notre ami Constantin a décidé de mettre un petit peu d'eau dans son vin. De retour en Europe après deux aventures américaines accueillies avec une légère froideur, il a opté pour la rigolade, un genre qu'il n'avait jamais abordé auparavant, en passant par une sorte de parabole. Celle-ci est facile à transcrire: pour aider le monde à changer, quelques Français moralement désespérés essaient de métamorphoser en héros un réfugié polonais vivant à Paris, dans la chambre de bonne de son ex-femme.

L'argument est intéressant, surtout lorsque l'on sait qu'il est très librement adapté d'un roman homonyme de Tadeusz Konwicki et que les scénaristes (Jean-Claude Grumberg et Costa-Gavras lui-même) avouent avoir voulu faire un film sur «l'obscénité de notre quotidien», sur «l'air du temps, l'air vicié du temps». Obligés d'aborder par l'ironie les sentiments de défaite qu'arborent certains intellectuels déphasés, ils nous auront donné, avec **La Petite Apocalypse**, un

film riche en prolongements politiques certes, mais qui essaie, par tous les moyens, de ne diluer son propos dans aucune sorte de dialectique.

Il en résulte un récit fort bien réalisé, enrichi de performances exceptionnelles de la part des trois principaux comédiens (Menzel, Dussollier, Arditì). Mais Costa-Gavras manie l'art de la caricature sans trop s'embarrasser de nuances. C'est pourquoi on reste sur sa faim, car où est la part de sincérité dans ce film et où est celle de la complaisance? Propos ambitieux. Résultat équivoque. Mais non pas inintéressant.

Maurice Elia

Vivre nu: à la recherche du paradis perdu — Robert Salis — France

Les corps exhibés devant l'oeil de la caméra sont tantôt inesthétiques, tantôt sculpturaux. Mais très vite, le spectateur s'habitue à la nudité, à tel point qu'il oublie que l'image est là, omniprésente et agressive. Il y a les nudistes et ceux qu'ils appellent les «textiles» (simplement ceux qui

portent des vêtements, c'est-à-dire la majorité, le reste de la société). Dans **Vivre nu: à la recherche du paradis perdu**, il est parfois difficile de faire le point sur tel ou tel mode vie, tant les propos déblatérés par les intervenants se perdent dans des explications philosophiques tendant à affirmer leurs comportements. Reste la nudité et la grande question du voyeurisme. Avouons que certains corps sont extrêmement agréables à regarder (ou à contempler selon l'angle où l'on se place). D'ailleurs, l'oeil ne se fatigue jamais. Évitant le genre «mondo» (reportages sensationnels), le documentaire de Robert Salis se présente, malgré les apparences, comme une provocation aux différents mécanismes du regard et, par la même occasion, comme une introspection des désirs enfouis. Pendant la projection, certains échos désapprobateurs se faisaient entendre un peu partout, mais par miracle, personne n'a osé quitter la salle. Robert Salis aurait-il alors raison?

Élie Castiel

Séquences a aussi vu:

Trois couleurs — Bleu (p. 46),

Arizona Dream (p. 50),

Adieu ma concubine (p. 52),

L'Arbre, le Maire, la Médiathèque (p. 56),

Le Bâtard de Dieu (p. 57),

Stalingrad (p. 60).



LES BEAUX SOUVENIRS DE FRANCIS MANKIEWICZ

Je le revois sur un plateau improvisé, quelque part à Montréal. Tout était en place dans cette salle où l'on tournait. Lui passait dans le décor sans précipitation et regardait s'il n'y manquait rien. Pas de paroles fortes, pas de gestes violents. Tout semblait bien calme. Quand il donna le signal de tourner, le silence s'étendit. À l'heure du lunch, je lui demandai s'il se prêterait à une petite entrevue. Il préféra surseoir l'entretien, prétextant qu'il était tout entier à son travail. Tel était Francis Mankiewicz durant le tournage des **Portes tournantes**.

De 1972 à 1993, il n'a tourné que cinq longs métrages. Mais durant ces vingt-et-un ans, il a dû répondre à des commandes. Nous n'oublierons pas **Le Temps d'une chasse**, son premier film qu'il a écrit et réalisé. C'est lors des années passées dans les bois comme géologue que lui est venu le sujet de ce film: deux hommes lâchés dans la forêt sous l'oeil étonné d'un enfant. L'enfant, on le retrouvera bien différemment dans **Les Bons Débarras**, **Les Beaux Souvenirs** et aussi **Les Portes tournantes**. C'est une fascination qui l'a toujours poursuivi. Ces films resteront le témoignage d'un artiste qui n'a jamais trahi ses exigences. Les ennuis qu'il a connus au sujet des *Fous de Bassan* qu'il n'a pas tourné prouvent son intégrité.

Il n'avait que quarante-neuf ans quand il nous a quittés. En fait, ce sont les meilleurs qui partent les premiers: Jutra, McLaren, Mankiewicz. Mais nous en gardons de beaux souvenirs.

Léo Bonneville